

» les secteurs par leur milieu. Les V5 et V6, les dessertes locales qui tournicotent et terminent souvent en culs-de-sac. Et la V7, un long cheminement piéton et arboré. Sur le papier, c'est joli. En vrai, en 2013, à bord d'un rickshaw – ces vélos taxis qui pèsent des tonnes et se traînent à deux à l'heure –, dans le flot pétaradant des camions, 4x4 et tuk-tuk en zigzag, on serre les fesses. Mais comment faire autrement pour atteindre le Capitole ?

Dans la symbolique corbuséenne, la ville est un corps – celui du Modulor, la silhouette qui, dans ses plans et des sins, lui sert de toise et de référence. En lieu et place de la tête, le Capitole réunit, au milieu d'immenses espaces verts aujourd'hui en friche, le Secrétariat général du gouvernement, le Parlement et la Cité judiciaire. Soit trois bâtiments de béton brut d'une facture magistrale, mais en piteux état. Le Secrétariat, sorte de reprise gigantesque de la Cité radieuse de Marseille, est devenu un immeuble de bureaux surpeuplés. Climatiseurs sauvages, loggias murées et peinture barbouillée, Le Corbusier n'y reconnaîtrait pas son petit. Le Parlement, en revanche, montre encore la puissance de son architecture, avec son hémicycle qui évoque la tour de refroidissement d'une centrale nucléaire. La Cité judiciaire, enfin, est une ruhe monumentale qui grouille de juges, d'avocats, de justiciables, de flics et de petits mar-

chands. Hélas, le vaste bassin censé refléter la façade est vide, les peintures vert-jaune-rouge des piliers du porche n'ont pas grand-chose à voir avec la gamme prévue au départ, et dans les salles d'audience, les tapisseries dessinées par Corbu ont été lestement découpées pour laisser passer les tuyaux de la climatisation...

« *La négligence de mes compatriotes me laisse sans voix* », murmure Manmohan Sharma, 90 ans, ancien architecte en chef de la ville. Il a bien connu Le Corbusier, « *un homme charmant, à l'écoute, jamais cassant* ». Il expose précieusement dans l'entrée de sa jolie maison cubique quelques photos du maître, deux de ses gouaches et une lettre à la fois laconique et désespérée où Corbu lui annonce la mort de sa femme, Yvonne, « *le 5 octobre 1957, à l'aube* »... De retour dans l'agitation urbaine, on se dit alors, au détour des rues, des jardins publics, des immeubles si malins avec leur pare-soleil et leurs claustras à claire-voie, devant ce Capitole même, si puissant malgré son délabrement, que Corbu n'était peut-être pas ce personnage raide et dogmatique que l'on décrit souvent (lire encadré p. 29). Il avoua lui-même ses failles devant ses pairs du Congrès international d'architecture moderne (Ciam) : « *Tout ce que je croyais savoir sur la ville a ici été remis en question [...] parce que, le soir, les gens prennent leur lit sur l'épaule et vont dormir dehors.* » ●



Avec ses boutiques et son bar, le Mirado est l'un des symboles de la renaissance de Royan. Conçu par J. Daugrois (1955), il a subi d'importantes transformations en 1969.

ROYAN LA MODERNITÉ QUI VENAIT DES TROPIQUES

— A quoi tient l'aspect d'une ville ? Après guerre, Royan en train de renaître de ses cendres aurait pu ressembler à Saint-Dié ou à Falaise : des barres d'immeubles au garde-à-vous le long d'avenues larges et droites. Le Bordelais Claude Ferret, architecte responsable de sa reconstruction, aborda ainsi la première tranche de travaux, boulevard Briant, entre le marché et la mer. Quand soudain il serait tombé sur un numéro de la revue *Architecture aujourd'hui* consacré au

nouveau quartier de Pampulha, à Belo Horizonte, au Brésil, construit tout en vagues riantes et audaces diverses par Oscar Niemeyer. « *Voilà ce qu'il nous faut* », se serait dit Ferret, qui convainc le maire, le ministre et une brochette de jeunes architectes, priés de s'y donner à cœur joie. Grandes baies, couleurs vives, rondeurs, tout est bienvenu pourvu que l'on use du vocabulaire de la modernité que permet le béton armé : auvents et balcons en porte-à-faux, claustras et pare-soleil ajourés,

murs ondulés, percés ou inclinés, fenêtres-hublots, toits-terrasses et couleurs vives...

Ils n'ont pas tout réussi. Mais au fil des rues demeurent des pépites : la maison Boomerang (Pierre Marmouget), comme un grand V ouvert posé sur pilotis, avec son échelle de fer qui descend direct de l'étage à la piscine ; Ombre blanche (Claude Bonnefoy), avatar tordu de la villa Savoye de Le Corbusier fichée sur le front de mer ; Mbi Ye No (Baraton, Bauhain, Hébrard), tout en angles, avec son étonnant balcon perché, accessible par une passerelle... On se croirait dans une bande dessinée de Spirou ! Dans ce florilège de l'architecture balnéo-tropicale très années 1950, le marché central (Morisseau, Simon, Lafaille) est une merveille avec sa voûte en voile béton d'un seul tenant, comme un coquillage renversé. En revanche, l'église Notre-Dame (Gillet, Lafaille) »

» détonne. Immense, grise, acérée, en béton brut, c'est le croisement d'un silo à grain et d'une cathédrale gothique, austère dehors, sublime à l'intérieur, où l'on découvre une gigantesque nef en ellipse de 40 mètres de long zébrée du soleil des vitraux.

Sans doute les habitants traumatisés par la guerre avaient-ils la nostalgie de leur station balnéaire de style second Empire. Claude Ferret lui-même en convenait : « *Je n'ai pas construit pour les Royannais, mais pour leurs petits-enfants.* » Hélas, ces derniers manquent parfois de reconnaissance. Surtout leurs élus : le mobilier urbain est d'une tristesse affligeante, de stupides lampadaires éclairent le ciel, et on n'échappe pas aux sempiternels palmiers que tout élu de bord de mer s'ingénie à planter au prétexte qu'on est... en bord de mer. Comme à Rabat ou à Chandigarh, le risque, à Royan, c'est la banalité, la négligence. Faisons un rêve : et si disparaissaient un jour les volets roulants en PVC qui ornent les villas d'estivants ? ●

À LIRE

Royan 1950. Guide architectural, d'Antoine-Marie Préaut, éd. Bonne Anse, 266 p., 38 €.

Conçues par les architectes René Baraton, Jean Bauhain et Marc Hébrard (1956-1959), les villas de style Spiro ont donné de nouvelles couleurs à Royan.

SE LOGER

Hôtel Beau Rivage, dans un immeuble très années 1950, dont la déco a été hélas refaite dans une gamme assez terne. Hors saison, le restaurant est une bonne surprise. 70 € la nuit avec vue sur mer.

9, façade de Foncillon. Tél. : 05 46 39 43 10. www.hotel-beau-rivage-royan.com

Hôtel Le Trident Thyrsé, beaucoup plus « looké », mobilier vintage et couleurs pimpantes.

60 € avec vue sur mer hors saison. 66, boulevard Frédéric-Garnier. Tél. : 05 46 05 12 83. <http://letridentthyrese.fr>



L'ŒIL DES CHANTIERS

Au sortir de la guerre de 14-18, l'Etat avait indemnisé individuellement les propriétaires dont les maisons avaient été détruites. Résultat : les villes nouvelles nées sur les cendres des anciennes n'étaient guère novatrices. Dès 1944, le Conseil national de la Résistance se préoccupa donc de planifier la reconstruction pour qu'elle amène confort moderne et bonheur pour tous. On connaît la suite, pas toujours heureuse non plus :

Le Havre au carré, Gien et Saint-Malo en pastiches, Brest à pleurer...

Pour ne rien perdre de cette vaste opération de rajeunissement de la France, les photographes du ministère de la Reconstruction et de l'Urbanisme sillonnaient les chantiers. Le musée de Royan a l'excellente idée d'exhumer cent vingt de leurs clichés qui racontent la ville entre 1950 et 1961.

« Photographies de la reconstruction (1950-1961), archives photographiques du MRU », jusqu'au 20 janvier, musée de Royan, 31, avenue de Paris. Tél. : 05 46 38 85 96.

UN HAVRE D'AUDACE

Beau, pas beau, Le Havre ?

Il aura fallu attendre l'année 2005 et le classement par l'Unesco du centre-ville pour que nos yeux se dessillent. Et voient enfin que dans la lumière rasante d'un rayon de soleil apporté par la marée, le béton âpre de cette ville au carré prend de subtiles teintes roses, ocre, paille... De près, les immeubles dessinés par Auguste Perret (1874-1954) et son équipe, avec leurs appartements en double exposition et leur jardin intérieur, valent bien mieux que l'image longtemps véhiculée de « Berlin-Est-sur-Mer ». Certes, la ville nouvelle a nié l'ancienne, allant jusqu'à refondre le plan des rues. Habités aux colombages, toits en pente et ruelles tortueuses, les Havrais ont eu du mal à s'y faire. Mais ce qui est sorti des ruines est unique. Le point d'orgue de cette création ex nihilo, c'est l'église Saint-Joseph, austère de loin, fulgurante une fois franchi le seuil. La nef, carrée et relativement petite, est surmontée d'un clocher immense — 106 mètres de haut ! —, évidé de l'intérieur, piqué d'une myriade de petits vitraux, comme des constellations de confettis de couleur. On touche là au génie de Perret : dans ses constructions, tout est visible, les matériaux comme les structures. Il ne triche jamais. « *Celui qui cache un poteau est un faussaire. Celui qui fait un faux poteau commet un crime* », martelait-il à ses élèves. Depuis, Le Havre a eu la bonne idée de poursuivre les architectures audacieuses. Avec le musée André-Malraux, livré en 1961 par Guy Lagneau — un dissident de chez Perret —, puis le centre culturel Le Volcan (1978-1982), drôle de cratère en lignes courbes signé par le Brésilien Oscar Niemeyer. En 2004, Alexandre Chemetoff installait en bord de mer des guinguettes d'été imaginées dans des conteneurs maritimes ; en 2008, Jean Nouvel construisait un centre aquatique.